

Réunir quatre uniques survivantes

Le cinéaste David Teboul a invité des rescapées d'Auschwitz autour d'une table. De fortes personnalités que révèle « Les Filles de Birkenau », un film, puis un livre

BÉATRICE GURREY

L'une d'elles a eu 100 ans le 4 février. C'est Ginette Kolinka, la mère de Richard, l'ex-batteur du groupe Téléphone, la plus connue du public, notamment pour son franc-parler. Vient ensuite Judith Elkan-Hervé, bientôt 99 ans, une élégante au langage choisi, si chaleureuse. Puis Esther Sénot, 97 ans, grave et profonde, qui a connu, avant et juste après la Shoah, un dénuement extrême. Enfin, il y avait Isabelle Choko, la plus jeune, l'intelligence et la vivacité en personne, qui est morte en juillet 2023, à 94 ans, d'un cancer.

Ces quatre femmes, déportées à Auschwitz-Birkenau parce que juives, ont survécu à l'inimaginable, la « solution finale » conçue par les nazis. Par quel miracle ces squelettes ambulants d'à peine 30 kilos sont-ils devenus des femmes à toute épreuve, des épouses, des mères ? Quelle force de vie les a portées si loin ? On le devine, on le comprend, sans toucher le fond de ce mystère. Leur rencontre, organisée par David Teboul pour un documentaire devenu livre, *Les Filles de Birkenau*, est émaillée de disputes, de blagues, de récits tragiques sans exclure le grotesque : un étonnant théâtre du réel.

En les réunissant, le documentariste et écrivain, 57 ans, avait-il conscience de ce qui allait apparaître ? Sans doute pas complètement. David Teboul s'est fait connaître pour avoir noué une relation exceptionnelle avec Simone Veil (1927-2017), sur laquelle il a tourné trois documentaires et écrit deux livres. Enfant, impressionné par cette femme au regard

Le projet nazi d'anéantissement et de déshumanisation n'a pas abouti à la destruction de ces femmes, mais à leur éclatante reconstruction

vert étincelant, David Teboul se jure de la rencontrer. Elle lui présentera ses amies, rescapées comme elle d'Auschwitz, dont Ginette Kolinka. Chez lui, ses grands-parents répétaient : « Il ne faut pas dire que tu es juif, ce n'est pas la peine de chercher des ennemis. »

« Je ne pensais jamais en savoir assez, dit-il au "Monde des livres". Mais Simone ne renonçait jamais à me répondre. » En 2022, à l'occasion du tournage de *Simone Veil et ses sœurs nées Jacob*,



De gauche à droite : Esther Sénot, Ginette Kolinka, Judith Elkan-Hervé et Isabelle Choko, à Paris, en septembre 2022. DAVID TEBOUL

devenu un livre nourri d'archives de la famille, *Simone et ses sœurs* (Les Arènes, 2022), lui vient l'idée d'un « hors-champ », avec quatre des dernières survivantes françaises des camps de concentration nazis, Ginette, Judith, Esther et Isabelle. Autant dire que ce livre vient de loin. Le sujet habite le documentariste depuis vingt-cinq ans.

Ses invitées viennent déjeuner en septembre 2022 dans un somptueux appartement parisien, autour d'une table chargée de mets juifs traditionnels provenant des meilleurs traiteurs. Aussitôt, l'enfance leur monte à la bouche. Et d'autres souvenirs. « Il y a déjà eu beaucoup de témoignages sur les camps, précise l'auteur. Ce n'était pas mon propos. Ce qui m'importait, c'était de montrer que même la Shoah ne réussit pas à effacer la différence entre les êtres. » Autrement dit, le projet nazi d'anéantissement et de déshumanisation, le rasage complet, le numéro gravé dans la chair, les haillons, les coups, la faim, la menace de mort omniprésente, n'a pas abouti à la destruction de ces femmes, mais à leur éclatante reconstruction. Elles restent à table jusqu'au thé, à 18 heures.

David Teboul ne regarde pas tout de suite les rushes. Lorsqu'il les redécouvre, presque deux ans plus tard sur le conseil de son producteur, il est fasciné et décide d'organiser un second déjeuner, à la campagne. « J'ai voulu leur offrir de la beauté, des fleurs, un jardin.

EXTRAIT

« Quand les déportés politiques ont commencé à nous parler de chambres à gaz, nous (...) nous disions que ce n'était pas possible. Marie [Chafir] et moi [Esther Sénot] nous nous regardions. (...) Comment peut-on gazer quelqu'un ? (...) Ils nous ont expliqué qu'une fois que ces gens étaient gazés, des kommandos spéciaux venaient récupérer les corps pour les mettre au crématoire. Là encore, ce mot "crématoire", qu'est-ce que ça voulait dire ? (...) "C'est comme un four de boulanger", répondaient-ils. Ils ont ajouté : "Ne vous faites pas d'illusions, vous êtes entrées ici par la porte, vous en sortirez par la cheminée. Tant que vous pourrez travailler, vous resterez là. Et le jour où vous ne pourrez plus travailler, vous finirez comme les autres." (...) On a fini par comprendre. »

LES FILLES DE BIRKENAU, PAGE 91

Ce n'est pas qu'un dispositif. C'est dire quelque chose de l'indicible », avance-t-il. Isabelle Choko n'est plus là. Le cinéaste est allé la voir chez elle, quelques jours avant sa mort. Ils parlent du maquillage, dans la vie d'après-guerre. Ses yeux sont deux papillons bleus, comme dans la chanson de Frank Alamo, en 1963. Mais l'ancienne championne de France d'échecs ne peut évoquer sa mère, morte à son côté, à Bergen-Belsen, où elles avaient été transférées. « Il est trop tard, David, cela me fait trop de peine. »

C'est un thème qui s'impose au réalisateur : la relation mère-fille. Très forte comme celle qu'ont connue Judith Elkan-Hervé et Isabelle Choko, issues d'un milieu aisé et éduqué. Judith, née en

Transylvanie, était élève dans un établissement protestant et Isabelle fréquentait une école de type Montessori, en Pologne. Ces filles uniques pensent qu'elles n'auraient pas survécu sans leur mère. Ginette Kolinka, Parisienne de milieu modeste, dont le père et le frère ont été gazés à leur arrivée, assure au contraire aux convives du banquet : « Je plains énormément celles qui étaient avec leur mère, avec leurs sœurs ou avec des amis. Moi, j'étais seule, je ne pensais qu'à moi. »

Le crime de masse n'a pas effacé la lutte des classes, découvre aussi David Teboul. Le ton des échanges entre Judith et Esther vire au vinaigre – alors que le milieu d'origine importe peu dans la Shoah, estime Esther, puisqu'il s'agit juste de survivre. Elles partagent pourtant le fait d'être athées et de gauche, comme les deux autres. Esther veut témoigner de son histoire jusqu'à son dernier souffle, Judith met l'Histoire au-dessus de tout. « Pour moi, la disparition d'un monde prend le pas sur les souffrances personnelles, dit-elle, interrogée par "Le Monde des livres". C'est un peu monotone à la fin, quand on parle de soi. Les récits de déportés ne me rappellent pas ce que j'ai éprouvé là-bas. » C'est leur irréductible personnalité. Elles sont attachantes, drôles, émouvantes et, désormais au bord de la mort, immortelles. ■

Le documentaire de David Teboul, « Les Filles de Birkenau », est visible sur France.tv jusqu'au 25 février.

Goethe et sa parenté étendue

Tandis que l'Europe continue de s'enflammer pour *Les Souffrances du jeune Werther*, qui, dix ans plus tôt, a valu à Goethe (1749-1832) une gloire universelle, la joie qui « remue » le jeune écrivain en ce mois de mars 1784 est d'une nature moins sentimentale. Il vient de recevoir le squelette d'une tête d'éléphant et espère mettre enfin la main sur ce qu'il cherche depuis des mois : son os intermaxillaire. Il est persuadé que le pachyderme en possède un, ce qui est contesté, comme était niée sa présence chez l'homme. Or il s'agit de rien de moins que de prouver la parenté entre tous les mammifères. Il a raison, on le sait aujourd'hui. Mais les savants lui battent froid et Goethe délaisse ses recherches, que ce petit livre reconstitue avec minutie, dans un savoureux hommage au génie d'un homme qui, comme en passant, aura ainsi

entrevu l'unité du vivant, plus de soixant-dix ans avant Darwin. ■

FLORENT GEORGESCO

► **Les Éléphants de Goethe** (Goethes Elefant), d'Oliver Matuschek, traduit de l'allemand par Brigitte Cain-Héruent, Macula, 92 p., 18 €.



Veuves d'artistes

C'est pour raconter une autre histoire de l'art, « plus collective et plus inclusive », que Julie Verlainne a choisi de s'intéresser aux veuves et héritières des artistes emblématiques de l'abstraction. Car, à la mort de leur mari, Sonia Delaunay, Nina Kandinsky ou Lily Klee sont devenues tout à la fois prêtesuses d'œuvres, négociatrices, courtières, rédactrices de monographies et de notices. Elles ont ainsi fourni dans l'ombre un travail essentiel « pour la reconnaissance de l'abstraction en général et de la production de leur conjoint défunt en particulier ». En parcourant les archives, y compris les « annexes » où se trouvent la correspondance et les écrits intimes de ces femmes, Julie Verlainne rend compte du rôle crucial de celles qui ont assuré l'exposition,

la valorisation et l'historicisation des œuvres produites. ■

SOPHIE BENARD

► **Les Héritières de l'art abstrait. Sonia Delaunay, Nina Kandinsky, Nelly van Doesburg et les autres**, de Julie Verlainne, Payot, 272 p., 21 €, numérique 16 €.



La littérature, contextualisée

Tout porte à voir dans l'historien de la littérature un simple historien chargé d'une plus petite parcelle. Or traiter de littérature implique de s'ouvrir à une temporalité et à une causalité propres à la vie des œuvres. L'universitaire Jeanyves Guérin en livre une magnifique leçon dans *Histoire littéraire, idéologies et politique*. Personne ne connaît mieux la production littéraire au XX^e siècle ni n'est capable de restituer avec plus de précision la trajectoire politique d'un écrivain (Malraux, Mauriac...), la réception de son œuvre (la *Recherche* par la gauche littéraire, les œuvres de Péguy par la revue *Esprit* au début de l'Occupation...), ou encore le rôle joué après la guerre par *Liberté de l'esprit*, la revue des intellectuels gaullistes. A chaque fois, le contexte est mis au service d'une

meilleure lecture des textes, qui ne soit pas purement factuelle et qui demeure toujours certifiée. ■

JEAN-LOUIS JEANNELLE
► **Histoire littéraire, idéologies et politique**, de Jeanyves Guérin, éd. Honoré Champion, 296 p., 48 €.



À l'heure où les grands témoins disparaissent



DEUX JUIFS AU PARADIS DISCUTENT ET RIGOLENT. Dieu passe : « Pourquoi riez-vous ? » « On se raconte des histoires d'Auschwitz. » Dieu proteste : « Mais Auschwitz, ce n'était pas drôle du tout ! » « Qu'en sais-tu ? Tu n'étais pas là. » Elles rient en se racontant des histoires, les « filles de Birkenau », des centaines ou presque, bientôt au paradis, même si elles ne croient plus à rien, athées qu'elles sont « jusqu'au bout des doigts de pied », comme dit

Ginette Kolinka.

Evidemment, on ne rit pas tout le temps en lisant le livre de David Teboul, qui a réuni quatre survivantes d'Auschwitz-Birkenau, à l'heure où les grands témoins disparaissent. Le livre, après le film, permet de mettre un peu d'ordre dans leur conversation débri-dée, sans en casser la spontanéité. Construit chronologiquement, de l'enfance à la vie après la Libération, il comporte aussi des photos et des entretiens individuels. Le cinéaste montre à Esther Sénot le témoignage de son amie de déportation Marie Chafir, morte en 2002, enregistré par la fondation de Steven Spielberg. Leur mémoire concorde, ou diffère. La plupart de ces femmes, Ginette

Kolinka, Esther Sénot et Isabelle Choko, sont connues par leurs témoignages. Mais ces puissantes personnalités qui s'entrechoquent représentent tout autre chose qu'une collection de parcours. Les lecteurs découvriront Judith Elkan-Hervé, esprit vif et empathique, à qui une membre du quatuor suggère d'écrire un livre, à son tour : « Hélas, je n'ai pas ce talent. » Mais si, même à 99 ans ! ■

B. G.

LES FILLES DE BIRKENAU, d'Isabelle Choko, Judith Elkan-Hervé, Ginette Kolinka et Esther Sénot, récits recueillis par David Teboul, Les Arènes, 272 p., 24 €, numérique 17 €.